

—Croyez-vous que les époux viendront chercher votre nièce au coin de vos tisons ?

—Les époux ? parlent ! vous faites bien de dire cela ; si vous en trouvez un là-bas, ce n'est pas moi qui vous féliciterai de votre trouvaille... ni lui de la sienne, qui plus est... Ni Dieu ni diable ne me feront sortir d'ici aujourd'hui... Vous n'êtes pas femme à être embarrassée pour si peu... Allez, allez, partez.

Marie regarda son oncle avec une expression singulière, puis tout à coup suivit sa tante, pour procéder avec elle aux soins de leur toilette.

Pendant que ceci se passait à la Ribayre, une scène d'un autre genre se passait à la ferme.

Paule, plus faible de jour en jour, bien qu'elle n'eût aucune maladie caractérisée, était alitée depuis quelque temps. Depuis quelques jours, le médecin venait plus souvent, et le pauvre vieux Patouche, qui n'osait faire une question, avait vieilli de dix ans.

—Monsieur, disait-il au médecin, elle n'a rien, n'est-ce pas?... Sauvez-la ; ce n'est pas ma propre fille, c'est une enfant que j'ai trouvée, mais si elle montrait la joie s'en irait d'ici ; voyez-vous, la joie s'en irait !

—Mon pauvre Patouche, dit ce soir-là le médecin, vous êtes chrétien, je crois, et vous avez élevé cette enfant dans de bons sentiments ; envoyez chercher le curé de Pavie... C'est tout ce que je puis vous dire.

—Mais elle n'a que dix-sept ans, monsieur ! dit Patouche, d'une voix qui remua le cœur du médecin.

C'est pour causer seulement, dit le curé, se disait le vieux paysan en cherchant à se tromper lui-même ; je vais le chercher pour causer ; c'est seulement pour causer.

Dis-moi, Paule, veux-tu causer avec M. le curé ?

—Oui, dit Paule en regardant son père adoptif avec des yeux remplis de douceur. Oui... il faut aussi aller chercher Marie, peut-être qu'elle viendra...

—Est-ce que tu es triste, mon enfant ? dit Patouche.

—Non, non, dit Paule, non, je ne suis pas triste, je voudrais chanter, il me semble que je voudrais chanter...

Patouche envoya chercher le curé par un enfant, et fut lui-même à la Ribayre.

—Si c'était le colonel, je suis bien sûr qu'il viendrait, se disait-il ; mais la demoiselle !... Pourvu qu'elle vienne...

Au moment où le vieux paysan sonnait à la porte du colonel, Marie et Mme Hingrèze entraient au salon parées pour le bal.

Marie, vêtue d'une robe de tulle rose, couverte de bouquets de roses sans feuilles, les cheveux ornés de touffes de roses, décolletée, les bras nus, chaussée de satin blanc, tenant à la main son bouquet, son éventail et son mouchoir orné de dentelle, attendait, sans oser s'asseoir, dans la crainte de se froisser, la voiture qui devait la conduire au bal.

Patouche entra, et recula sans pouvoir parler en voyant Marie dans cette toilette.

—Patouche, Patouche, cria le colonel, que voulez-vous ?

—C'est impossible, monsieur, dit Patouche.

—Qu'avez-vous donc ? dit M. Hingrèze en s'apercevant au tremblement des lèvres que cette homme allait pleurer.

—Monsieur, dit enfin celui-ci, en s'avouant pour la première fois le danger, je venais chercher mademoiselle ; Paule se meurt et veut la voir.

En s'avouant à lui-même la vérité, cet homme ne put contenir son désespoir. Il tomba sur une chaise et pleura.

Le colonel s'était levé d'un seul bond, et regardant Marie, il lui dit :

—Vous entendez ! votre amie se meurt, vous allez venir ! Peut-être qu'en la voyant vous vous souviendrez de votre baptême, que vous avez profané ; vous oublierez peut-être les vanités qui gonflent votre cœur. J'éclate à la fin ! Je voudrais, oui, je voudrais chasser les impuretés, les iniquités qui circulent dans votre vie depuis que vous êtes au monde. Vous verrez peut-être le ridicule des fantômes que vous avez aimés en voyant la pâleur de la mort sur le visage de Paule ; vous verrez les dégoûtantes misères de votre orgueil ! Allez, vous me faites horreur ! Vous n'avez rien connu, rien aimé, rien respecté !

Pour la première fois, le colonel n'avait pas une colère ridicule. Marie le suivit atterrée et se plaça dans la voiture qui devait la conduire au bal entre le paysan et son oncle.

—Ils sont fous, criait Mme Hingrèze que l'on avait laissée seule, ils sont fous, les voilà partis ! A quelle heure arriveront-ils au bal, maintenant ? Décidément le colonel est fou... Quel sot mariage

j'ai fait là, mon Dieu ! A mon âge, être unie à un vieillard en enfance... Car il est en enfance... c'est certain.

La voiture arriva promptement à la ferme.

Le curé était là depuis longtemps.

Paule, en voyant entrer Marie dans ce costume éclatant de fraîcheur, se souleva sur son lit, et l'attirant près d'elle, attirant près d'elle son père adoptif, elle leur dit :

—Voici le moment, voici le moment où toutes les choses de la terre vont s'évanouir pour moi, et où je vais voir les splendeurs de la lumière éternelle ; il me semble que cette pauvre maison est éclairée comme jamais elle ne l'a été, et pourtant j'ai vécu ici dans une douce chaleur. Dieu lui-même est venu m'y visiter tout à l'heure... Pour moi tout à l'heure tomberont toutes les entraves. Oui, monsieur le curé, vous avez raison, dit Paule, je ressemble à la terre, j'ai longtemps gardé dans mon cœur les germes déposés par Dieu. Voici le moment de fleurir. Voici le moment de la joie. Voici le moment de la naissance. Voici le moment de chanter ! La moisson approche, les blés vont être fauchés ; je voudrais chanter. Je vais dans les blés couper des coquelicots et des bluets qui ne se faneront jamais... Une heure de retard et l'orage peut emporter le blé et les fleurs ; mais le soleil ne baissera plus ; la nuit est finie... Voici l'aurore, la rosée couvre les champs ; les murmures de la nuit s'éteignent au loin, et j'entends de près les voix du jour... L'alouette va chanter en s'élevant dans l'air... Je voudrais chanter, Marie, je voudrais chanter aussi... Mon père, c'est vous qui m'avez enseigné à chanter.

Et Paule réunit dans ses mains pâles et déjà froides la rude et grosse main du vieux Patouche et la petite main gantée de blanc de son amie.

—Je voudrais chanter, dit-elle.

—Chantons, ma fille, dit le curé.

—Le *De Profundis* ! dit Marie avec un cri.

—Non, dit le curé, le *Te Deum* !

Aux premières notes, Paule se leva entre Marie, couronnée de roses et vêtue de gaze, et le vieillard en cheveux blancs et couvert de haillons. Sa voix s'éleva, fraîche et pure ; le chant continua ferme et plein, sans que sa voix faiblît un seul instant, jusqu'à l'*amen* ; puis elle s'affaissa sur son lit.

Le colonel courait de tous côtés.

Tout à coup Marie poussa des cris déchirants.

—Laissez-moi crier, disait-elle, laissez-moi crier ! Je n'ai encore ni la force de parler, ni la force de me taire. Il faut que je vîe aujourd'hui mon cœur ; je ne puis plus contenir ma honte en présence de cette joie. Où est la voix qui remplit le monde ? il faut que je l'entende, il faut que la main qui a ressuscité Lazare se pose sur moi !

—Faites silence, dit tout à coup le curé d'une voix grave, Paule est morte !

A quelque temps de là Mme Hingrèze disait au colonel :

—Vous nous raconterez donc toujours la même histoire... Que regrettez-vous, après tout ? elle ne vous aimait pas. Moi qui ai été si bonne pour elle ! Je ne lui refusais rien, eh bien ! elle m'a quittée pour aller faire des patenôtres chez les Carmélites... qu'elle y reste !...

—Oui, disait le colonel, je me souviendrais toujours de cela. Toutes les roses de sa robe et de ses cheveux étaient tombées autour du lit de la morte, les cierges brûlaient encore, le vieux Patouche pleurait ; elle était décomposée, elle déchirait sa robe... C'est vous, oui, c'est vous, qui avez fait ce désespoir ! et moi, moi, donc, qui, en partant, lui avais fait des reproches ! Oui, oui, les roses de sa dernière parure devaient joncher la terre près de Paule qui venait de mourir, et elle, elle, elle avait donc une âme que vous étouffiez, puisqu'elle a pu avoir un pareil réveil ! Ah ! j'ai vu bien des choses, je n'ai jamais rien vu de si triste que ces roses tombées de ces lambeaux de gaze et de dentelles, c'était plus affreux qu'un champ de bataille, cela !...

—Taisez-vous donc ! dit Mme Hingrèze, vous n'avez dit qu'elle chantait, votre bergère ; ce n'était pas le cas pour Marie de s'arracher les cheveux. Vous êtes fou !...

A ce mot, le colonel baissa la tête et deux grosses larmes coulaient de ses yeux sur ses moustaches grises.

—C'est vrai, se dit-il à lui-même, elle chantait.

JEAN LANDER.

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE,

**EMILE DUMAIS,**

St. Louis de Kamouraska.